

Hammond, Thomas T. (ed.), *Witnesses to the Origins of the Cold War*. Seattle, University of Washington Press, 1982, 328 p.

Gérard Beaulieu

Volume 16, numéro 1, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, G. (1985). Compte rendu de [Hammond, Thomas T. (ed.), *Witnesses to the Origins of the Cold War*. Seattle, University of Washington Press, 1982, 328 p.] *Études internationales*, 16(1), 184–185. <https://doi.org/10.7202/701817ar>

Malgré ces réserves, Aurel Braun, professeur adjoint de relations internationales, à l'Université de Toronto, a écrit un livre utile. Bien documenté dans l'ensemble, cet ouvrage est à mettre entre les mains de tous ceux qui s'intéressent aux Balkans.

Marc LAROCHELLE

*Département de science politique  
Université de Moncton, N.B., Canada*

HAMMOND, Thomas T. (ed.), *Witnesses to the Origins of the Cold War*. Seattle, University of Washington Press, 1982, 328 p.

Constatant que l'on avait peu de témoignages de représentants américains qui ont vécu sur place le début de la guerre froide en Europe de l'Est, l'éditeur, Thomas Hammond, a décidé de présenter dans cet ouvrage les textes qu'il a recueillis de dix d'entre eux. Il s'agit de militaires ou de fonctionnaires stationnés entre 1944 et 1948 dans un des pays du bloc communiste: Russie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Bulgarie, Roumanie, Hongrie, Pologne, de même qu'en Grèce, en Allemagne et en Autriche. Ces témoins, presque tous alors au début de leur carrière, sont devenus depuis, des universitaires distingués ou des hauts fonctionnaires. Plusieurs ont publié sur la guerre froide ou sur les pays de l'Est. On pense ici à Georges Kennan, Cyril Black, Martin Herz et William Hardy McNeill.

Dans son introduction, Hammond résume le grand débat qui se continue depuis des années en Occident sur la guerre froide. Il y présente la thèse traditionnelle ou libérale, de même que la thèse révisionniste. Il fait état des interprétations récentes qu'il appelle « postrévisionnistes » et qui critiquent les partis pris des deux écoles et leurs positions extrémistes. Il rappelle, comme d'autres l'ont souligné, que la plupart des révisionnistes sont des spécialistes de la politique extérieure américaine, dont ils peuvent critiquer les erreurs, mais, qu'ils n'ont, comparativement, que peu d'expertise concernant la politique soviétique.

Hammond soulève les divers aspects de la controverse: Qui de l'URSS ou des États-Unis, est responsable du début de la guerre froide? Les leaders portent-ils la responsabilité principale, ou est-ce plutôt les systèmes qu'ils représentent, capitalisme et socialisme? Que penser du partage de zones d'influence en Europe? L'action des Soviétiques était-elle expansionniste ou seulement défensive? Les États-Unis ont-ils utilisé la « diplomatie atomique »? Est-ce la poursuite d'intérêts économiques en Europe de l'Est, qui a inspiré la conduite de la politique extérieure américaine? L'URSS voulait-elle à la tête des pays de l'Europe de l'Est, des gouvernements simplement amis ou neutres, ou voulait-elle nécessairement des régimes communistes soumis à ses ordres. Dans sa politique européenne, le Kremlin était-il inspiré par l'idéologie révolutionnaire ou par les intérêts nationaux russes traditionnels.

Chacun des dix textes qui suivent rappelle les événements vécus par les auteurs dans un des pays en cause et est sensé présenter l'interprétation qui était la leur à l'époque. Cependant, comme ce sont des textes récents, il est évident que les auteurs ont été influencés dans leur présentation, par ce qui s'est passé depuis. Dans ce sens il eut été préférable d'avoir des documents d'époque. Ces « souvenirs » soulèvent donc le même intérêt et appellent les mêmes réserves de la part de l'historien que le genre « Mémoires ».

Après avoir pris connaissance de ces textes, le lecteur sera sans doute d'accord avec les conclusions qu'en tire Hammond. Premièrement, que ces représentants américains en Europe de l'Est étaient au départ plutôt bien disposés envers l'URSS, comme il convient à l'égard d'un allié de guerre. Seuls Kennan, qui avait servi plusieurs années en URSS et Davies, qui avait administré un camp pour citoyens soviétiques déplacés en Allemagne en 1945, avaient des doutes à ce sujet. Les auteurs ont été désappointés, lorsqu'ils sont venus en contact avec les officiels soviétiques, qu'ils ont trouvé secrets, entêtés, non coopératifs et autoritaires, agissant souvent unilatéralement dans des domaines qui relevaient de la Commission de Contrôle alliée. Ils ont été

irrités de l'attitude des Soviétiques à leur égard, et profondément choqués par les actes posés par eux contre la population locale: pillage et mauvais traitement, arrestations, tortures ou même assassinats des leaders opposés au communisme. Ils en sont vite venus à la conclusion que l'orientation d'ensemble de la politique extérieure soviétique visait le contrôle complet des pays de l'Europe de l'Est. Quelques uns se sont inquiétés de ce qui pourrait arriver en Europe occidentale.

De plus, Hammond constate que rien dans les témoignages de ces auteurs ne vient appuyer les affirmations de Gal Alperovitz concernant la « diplomatie atomique » qu'aurait pratiquée Truman à l'égard de l'URSS. De même les auteurs n'apportent aucune évidence pouvant soutenir le point de vue des révisionnistes concernant la motivation économique derrière l'attitude des États-Unis à l'égard de l'URSS. En somme, ces textes rejettent plutôt l'interprétation révisionniste de la guerre froide. La conclusion finale de Hammond est que « ce sont les actes des Soviétiques en Europe de l'Est et en Allemagne tels qu'interprétés et rapportés par les Américains sur place, qui ont été le facteur majeur, peut-être le principal facteur qui a lancé la guerre froide ».

Cet ouvrage vient apporter un éclairage de plus dans la controverse entourant le début de la guerre froide, il ne clorera certainement pas le débat.

Gérard BEAULIEU

Département d'histoire  
Université de Moncton, N.B., Canada

HERSH, Seymour M. *The Price of Power: Kissinger in the White House*. New York, Summit Books, 1983, 698 p.

« Un politicien devrait posséder une mémoire sélective », écrivait le vicomte Morley de Blackburn en 1917, « qui sache faire le tri entre ce dont il faut se souvenir et ce qu'il est possible d'oublier ». Voilà le thème dominant de cet ouvrage, qu'on ne peut faire autrement que de désigner comme les mémoires anti-Kissinger de Seymour Hersh.

*The Price of Power* constitue une mise à nu brillante de l'ancien conseiller du gouvernement des États-Unis, conseiller en matière de sécurité nationale et secrétaire d'État, qui fut célébré publiquement en tant qu'intellectuel éminent et artisan de la paix.

Pourtant, affirme Hersh, le véritable Kissinger était complètement différent de l'image idyllique qu'en donnèrent les médias, image que Kissinger cultiva toujours avec soin. Selon l'auteur, il y avait une « malveillance perceptible » chez Kissinger alors qu'il était au gouvernement (p. 115). Comme conseiller en matière de sécurité nationale et secrétaire d'État, il ordonna régulièrement l'écoute électronique de ses adversaires politiques et à quelques reprises, il autorisa le FBI et la CIA à espionner Martin Luther King Jr., ainsi que des militants opposés à la guerre.

Pendant la guerre du Vietnam, Kissinger accrut l'engagement américain tout en parlant publiquement de paix et de modération. L'adresse avec laquelle il entretenait l'ambiguïté dans ses propos est particulièrement évidente dans ses mémoires, où il évite soigneusement de mentionner qu'il fut à l'origine de l'escalade du conflit d'Indochine vers des sommets inégalés. Kissinger joua en outre un rôle prépondérant dans l'intervention américaine de 1973 au Chili, qui devait se solder par le renversement du gouvernement Allende, un coup d'État qui, selon Hersh, était « lié à sa vision du monde et à la conviction qu'aucune action visant à arrêter la poussée du communisme n'était immorale » (p. 296).

La seule réalisation durable pour laquelle il conviendrait de féliciter Kissinger est peut-être le voyage de Richard Nixon en Chine, qui amorça le dégel des relations sino-américaines et « brisa vingt-quatre années de tabous à l'endroit des relations avec la République populaire de Chine » (p. 502).

Face à la légende Kissinger, *The Price of Power* constitue un antidote intéressant. D'autant plus que Hersh met en lumière un certain nombre de faits significatifs qui obligeront à réviser plusieurs opinions par trop favorables